

L'ethnométhodologie, un hyper-rationalisme

Article d'Yves LECERF¹ et Paul LOUBIÈRE²

Introduit et post-commenté par Paul LOUBIÈRE

Résumé: *L'ethnométhodologie n'est pas seulement une branche de la sociologie. Elle constitue un approfondissement du rationalisme, fondé sur une axiomatique de la raison. L'indifférence, l'indexicalité et le refus de l'induction constituent les principaux axiomes. Une réflexion sur le sens, la chose en soi et l'idée wittgensteinienne qu'une convention puisse être universelle et nécessaire, montre comment l'ethnométhodologie dépasse à la fois le platonisme et le scepticisme. La première version de cet article a été écrite en 1987 par Yves Lecerf et Paul Loubière. Vingt ans plus tard, alors qu'Yves Lecerf est mort, Paul Loubière revient sur ce texte et le remet dans le contexte de l'époque en donnant au lecteur une version commentée qui permet de comprendre les liens tissés entre l'ethnométhodologie, l'informatique et l'intelligence artificielle.*

Mots clés: ethnométhodologie, sociologie, induction, rationalisme, Yves Lecerf, informatique, intelligence artificielle.

Introduction

Yves Lecerf a introduit l'ethnométhodologie à Paris 8. Il a créé le DESS d'« Ethnométhodologie et Informatique », le seul diplôme français qui porte le nom d'ethnométhodologie en 1985. Son apport à la discipline est donc immense. Et pourtant, Yves Lecerf a peu écrit sur l'ethnométhodologie. Au tout début du diplôme, il expliquait son interprétation de Garfinkel oralement. À plusieurs reprises, j'ai eu la chance de recevoir ses confidences. J'enseignais déjà dans le DESS et Yves Lecerf me téléphonait le soir pour discuter de l'ethnométhodologie. Ces discussions, pour passionnantes qu'elles aient été, me laissaient malgré tout insatisfait : il n'en restait qu'un

1 Yves Lecerf (1935-1995) a contribué à créer le département d'informatique de l'Université Paris 8 où il a enseigné pendant vingt-six ans. Il a commencé sa carrière, après avoir été élève de l'École polytechnique, comme ingénieur-mathématicien et logicien au CEA avant de se consacrer à l'informatique puis aux développements sociaux de l'informatique. Il a notamment écrit sur les sectes (sa thèse de sociologie), puis a introduit le courant ethnométhodologique à Paris 8 et à Paris 7.

2 Paul Loubière, professeur associé à l'Université de Paris 8, enseigne la logique et l'ethnométhodologie depuis 1985. Il a travaillé notamment sur les logiques floues et sur les aspects sociaux des preuves formelles en mathématiques. Il a également écrit des romans policiers (*Contre-Addiction* et *Contre-Attac* avec Sandrine Cabut et *Assassinat sous X*).

souvenir. C'est pourquoi, pour éviter que ces discussions ne se perdent, j'ai cherché à les sauvegarder.

Les choses se sont déroulées de la façon suivante. Un soir, comme à son habitude, Yves Lecerf m'a téléphoné. J'ai mis le haut-parleur et j'ai ouvert mon logiciel de traitement de texte pour noter ce que nous disions. Il en est sorti un texte « L'ethnométhodologie, un hyper-rationalisme ». Ce texte a été abondamment photocopié et distribué, aussi bien par Yves Lecerf que par moi-même et d'autres enseignants du DESS. Il a ensuite circulé sur Internet.

La gestation de l'article explique ses imperfections. Il n'était donc pas inutile de rappeler comment le texte a été écrit. Si Yves Lecerf en est sans aucun doute l'inspirateur, j'en ai été le scribe.

Quelques commentaires permettront sans doute de mieux comprendre ce texte.

Tout d'abord, il a été écrit il y a près de vingt ans, en 1989, François Mitterrand avait été réélu à la présidence de la République six mois plus tôt. Alain Finkielkraut s'inquiète alors du relativisme ambiant. Il estime qu'il y a là un risque d'aboutir à « la philosophie de la paire de bottes », autrement dit à une philosophie de pacotille, susceptible de remplacer la « vraie ». Si tout se vaut, alors, il n'y a plus de hiérarchie, plus de valeurs, plus de morale. Alain Finkielkraut prend donc la plume pour dénoncer la perte de sens, une position qu'il reprendra souvent dans les livres qu'il publiera par la suite. Dans *La Défaite de la pensée*, il oppose le romantisme soixante-huitard au rationalisme et prend clairement parti pour le rationalisme.

Yves Lecerf s'était amusé de la diatribe du philosophe. Oui, bien sûr, il faut sans doute se méfier du relativisme. Mais, dès qu'on met en place une hiérarchie, une échelle de valeur, se pose tout de suite une question : qui choisit les critères ? Et ces critères, comment les justifier ? Il y a là un vieux problème de philosophie : comment fonder les fondements ? Mais surtout pourquoi faut-il obligatoirement supposer que le relativisme et le scepticisme interdisent d'affirmer quoi que ce soit ? Pourquoi interdiraient-ils l'établissement d'une échelle de valeurs ? Après tout, la découverte que le temps était relatif n'a jamais empêché Einstein ou Poincaré d'arriver à l'heure pour prendre le train ! En bon scientifique, Yves Lecerf avait aussitôt détecté la faille du raisonnement de Finkielkraut. Et il avait proposé un autre relativisme, un relativisme construit sur la notion de référentiel, un peu à la manière du référentiel euclidien.

Quel peut être alors le référentiel ? Le positivisme pense avoir trouvé une réponse : le référentiel est tout simplement le monde réel. La science rationnelle constitue le socle des propositions incontestables. Mais cette posture occulte le problème au lieu de le résoudre : elle ne questionne pas les bases sur lesquelles elle s'appuie. Le rationalisme souffre peu ou prou du même problème.

L'idée de l'ethnométhodologie est donc de proposer un référentiel mouvant. La solution peut paraître étrange. Comment peut-on s'accommoder d'un référentiel en mouvement ? Sur le plan pratique, c'est pourtant ce que nous faisons tous les jours : nous n'hésitons pas à prendre la Terre comme référence quand nous mesurons une surface. Et pourtant, la Terre est en mouvement. Mais cette connaissance ne rend pas

caduque notre confiance dans ce référentiel. Et dans ce cadre, il y a des propositions vraies et des propositions fausses. Les mesures ont beau être relatives au référentiel, il ne s'ensuit pas qu'on puisse dire n'importe quoi. L'ethnométhodologie propose un référentiel en mouvement, un référentiel partagé par tous, mais qui est pourtant sans cesse en train de changer : c'est le sens commun. C'est lui qui fonde notre expérience, et c'est sur lui que s'appuie notre raison.

Yves Lecerf a baptisé « hyper-rationalisme » cette recherche d'un référentiel. L'expression vient d'une volonté de dépasser l'opposition classique entre rationalisme et romantisme, entre scientifique et artiste, ordre et désordre. Le rationalisme, outre la question de son propre fondement, aboutit à une autre impasse : l'induction. L'induction n'est en effet pas justifiée d'un point de vue rationnel. Mais comment s'en passer ? Comment construire une connaissance sans induction ? L'ethnométhodologie suggère de résoudre la difficulté en bornant les affirmations à l'intérieur d'un référentiel explorable. Dès lors, l'ethnométhodologie est véritablement capable de justifier ses affirmations. Elle est plus exigeante que le rationalisme classique, d'où le nom d'hyper-rationalisme.

Voici donc le texte de l'article tel qu'il a été rédigé en 1989. Il a semblé nécessaire d'ajouter des commentaires (en notes de bas de page) quand le texte risquait de ne pas être compris.

L'ethnométhodologie, un hyper-rationalisme

Il semble qu'à la fin de notre xx^e siècle, le rationalisme traverse une crise. Les sciences sont de plus en plus contestées car elles ne peuvent rendre compte que d'une petite partie des phénomènes. D'un autre côté, une vision romantique des choses ne débouche sur aucune connaissance réelle, exploitable, universelle. Doit-on donc renoncer à construire un discours rationnel en dehors d'un cadre strictement scientifique ? Ce faisant, ne risque-t-on pas de laisser la voie libre aux idéologies en ce qui concerne les sciences humaines ?

Un récent livre de Finkelkraut, *La Défaite de la pensée*, illustre ce propos: il y a historiquement une lutte entre les Lumières et le romantisme; l'auteur propose de revenir aux Lumières, au rationalisme, afin d'éviter les errements parfois tragiques du romantisme, afin d'éviter le relativisme et la négation des valeurs.

Mais il convient alors de se demander à quel rationalisme on veut revenir. Celui des Lumières, en effet, ne tient pas, pour deux raisons au moins: d'une part, il ne rend compte que d'une petite partie des phénomènes, et, d'autre part, on voit mal sur quoi il se fonde; on comprend mal ce qui justifie les principes à partir desquels il s'élabore.

Le sens commun

Il est donc à présent nécessaire d'envisager un hyper-rationalisme destiné à dépasser cette querelle. Un hyper-rationalisme ne peut-il pas se loger ou s'allier à la position romantique dans une symbiose qui permettrait une relance, voire une victoire de la pensée? Une telle symbiose pose la question du sens commun³.

Cette dernière question est tout à fait nouvelle : elle émerge en effet de l'intelligence artificielle qui nous donne des directions de recherche pour comprendre un peu mieux ce qui se passe⁴. Malheureusement, cette question du sens commun n'est pas formalisable par une machine et semble donc échapper au rationalisme⁵.

3 Le sens commun constitue le référentiel à partir duquel on peut formuler des propositions. Il varie d'un groupe à un autre, d'une période de temps à une autre. Il permet de formuler des propositions dans un langage mais lui-même n'est pas formalisable.

4 À l'époque où le texte est écrit (1989), l'intelligence artificielle est très en vogue. Elle ne tiendra pas ses promesses. En particulier, elle ne réussira pas à formaliser le langage naturel ni le sens commun.

5 Comment intégrer le sens commun dans la fondation d'un rationalisme ou d'un hyper-rationalisme si le sens commun n'est pas formalisable? L'ethnométhodologie peut résoudre le problème puisqu'elle est précisément la science du sens commun.

C'est ici que l'ethnométhodologie peut nous venir en aide pour nous permettre d'étudier le sens commun. La symbiose ethnométhodologique ne concerne pas seulement la sociologie mais toutes les sciences.

Une volonté d'application

L'ethnométhodologie participe certes du romantisme, mais elle introduit une volonté d'application qui la rend apte à constituer une plate-forme cognitive pour d'autres disciplines.

Le point de départ de la réflexion ethnométhodologique est le sens commun. Cette réflexion est une forme d'ethnologie appliquée qui peut servir de fondement à la connaissance, de base pour l'élaboration d'une procédure de pensée où il y aurait de l'universel.

Axiomatique

L'ethnométhodologie apporte une axiomatique de la raison qui peut être partagée bien plus universellement que les axiomatiques définissant les champs respectifs de chaque discipline de la connaissance. On peut résumer cette axiomatique de la manière suivante :

L'indifférence constitue une posture. L'indexicalité est le principal axiome de la raison. Ils ne sont pas des concepts au sens strict mais des catégories de l'esprit.

L'indifférence est la position minimale, celle qui demande le moins d'a priori⁶.

L'indexicalité est un doute sur le langage⁷.

Ces axiomes se portent eux-mêmes, car le doute est le seul axiome qui se porte lui-même, d'une manière générale⁸.

L'indifférence équivaut au rien qui n'a pas besoin d'être porté par quelque chose. Car si le quelque chose, qui doit porter le rien, manque, on est dans une situation où il n'y a rien.

6 L'indifférence est une suspension du jugement, elle consiste à éviter d'associer un jugement à une réalité ou à une interprétation de la réalité.

7 L'indexicalité consiste à ne pas affirmer le sens de quelque chose sans vérification préalable que ce qui est dit est compris.

8 La référence à Descartes est implicite : le philosophe français est à la recherche d'un point stable et sûr à partir duquel il pourra construire sa doctrine. Son point de départ est le doute. *Mutatis mutandis*, l'ethnométhodologie part elle aussi du doute. Tout comme Descartes, elle reconnaît qu'on ne peut pas faire l'économie d'être vivant. Mais la similitude ne va pas plus loin. Pour l'ethnométhodologie, l'existence d'un groupe social est une donnée première de l'expérience. Le simple fait que nous ayons un langage est un indice de l'existence d'un groupe social préalable.

Ces axiomes sont plus positifs qu'on ne le croit. Les probabilités nous fournissent un bon exemple : par indifférence, on choisit 7 quand il y a deux dés. Les probabilités ne sont pas une structure du monde mais une procédure de raison dérivée des axiomes précédents.⁹

Ces axiomes conduisent à remettre en question une procédure constamment utilisée par le sens commun et les sciences en général : l'induction. Ce problème, très délicat, doit faire l'objet d'une étude à part entière.

L'induction

David Hume a montré, au XVIII^e siècle, que l'induction ne pouvait pas être rationnellement déduite de principes *a priori*. On avait en effet coutume de fonder l'induction sur un principe de causalité qui débouchait à son tour sur le déterminisme dont Galilée a donné la version scientifique et Spinoza la version métaphysique, à savoir : les mêmes causes produisent les mêmes effets.

On sait comment, aujourd'hui, la mécanique quantique a mis en évidence des phénomènes qui n'obéissent pas à ce déterminisme. L'induction, qui prétend qu'on peut tirer une généralisation à partir de la régularité d'un phénomène, était à la rigueur plausible dans le cadre du déterminisme. Elle n'a aujourd'hui aucune valeur de certitude puisque le déterminisme lui-même est remis en cause.

Cela ne signifie pas que l'induction soit nécessairement fautive mais implique qu'elle doit être manipulée avec beaucoup de prudence. Certes, on pense fort justement que le soleil va se lever demain. Cette croyance n'est toutefois pas démontrable. En revanche, quand on a observé qu'un bon nombre de mammifères avaient une gueule (pour téter) et non un bec, on a eu tort d'en conclure que tous les mammifères avaient

9 Un éclaircissement est sans doute nécessaire : si on lance deux dés et qu'on demande à quelqu'un de parier sur le résultat, en admettant que le parieur ne puisse pas tricher, quel est le meilleur choix ? Le calcul des probabilités indique que 7 est le résultat qui a le plus de chance de sortir. On choisit donc 7 s'il n'y a aucune raison de privilégier un autre choix. Cet exemple est significatif de la pensée d'Yves Lecerf. Il était entouré d'informaticiens et de spécialistes en intelligence artificielle. Quand le calcul est possible, la question du choix ne se pose pas : une machine peut calculer à notre place. Une machine est indifférente, inaccessible aux émotions et aux préjugés. L'axiome de l'indifférence se comprend chez Yves Lecerf comme une référence implicite à la machine parfaite de l'intelligence artificielle. Mais une telle machine est incapable de gérer les questions de la vie quotidienne. L'âne de Buridan constitue un autre exemple édifiant. Le célèbre âne est situé à égale distance d'un picotin d'avoine et d'un seau d'eau. Il a autant faim que soif. Il n'a donc aucune raison de se diriger d'abord vers le seau ou le picotin d'avoine. Et le facétieux Buridan de conclure que l'âne meurt de faim et de soif faute d'avoir pu choisir. En clair, le calcul rationnel n'est pas toujours possible. Mais que fait-on quand on ne peut pas calculer ? La réponse d'Yves Lecerf est surprenante : il estime que, quand on ne peut pas calculer, on invente une réponse et qu'on invente ensuite des justifications. En termes ethnométhodologiques, on dirait que le groupe construit une réponse et la justifie par une procédure d'*ad-hocing*.

une gueule. La découverte de l'ornithorynque a montré que cette induction était abusive.

De même, à partir de la fréquence des corbeaux noirs, on ne peut légitimement conclure que tous les corbeaux sont noirs. Mais on pourrait conclure à bon droit que tous les corbeaux observés par des humains qui nous ont laissé un témoignage étaient noirs. Cela ne prouve pas que le prochain corbeau qu'on observera sera noir. On s'attendra simplement à ce qu'il le soit, par habitude, et non pas par rationalisme.

L'hyper-rationalisme

Un hyper-rationalisme se trouve donc devant l'alternative suivante: soit il refuse totalement l'induction comme procédure irrationnelle; soit il fournit des règles d'utilisation qui permettent d'éviter qu'on aboutisse à des conséquences fallacieuses.

Or, si l'induction est de droit condamnable, dans la pratique, il est à peu près impossible de l'éviter. L'ethnométhodologie parvient à résoudre cette antinomie. Il est en effet possible de substituer un raisonnement hypothético-déductif à une ou plusieurs inductions en série. Dès lors, la conclusion de ces inductions n'est assumée que relativement à l'acceptation provisoire et préalable d'une chaîne inductive qui n'est pas posée comme nécessaire, mais qui est simplement hypothétique.

L'induction est une procédure de raison qui n'affirme rien à bon droit sur le monde, mais elle doit s'inscrire dans un double cadre d'indifférence ou de localité. Les inductions doivent être nommées et non assumées comme vraies puisqu'elles sont des simplifications d'expression. On s'oriente vers une vision du monde où on garde les lois déjà vérifiées pour gagner du temps, mais ceci suppose une dualité de la pensée: d'une part, je raisonne inductivement, d'autre part, je sais que mes inductions ne sont ni vraies ni fausses mais qu'elles me permettent de prendre des décisions. L'induction est une procédure qui ne me permet pas d'affirmer quelque chose concernant le monde, mais elle me permet d'agir avec rapidité dans un certain contexte.

L'ethnométhodologie propose un exemple de mise en œuvre d'inductions locales.

Le sens

Le sens est habituellement posé comme la liaison d'un signifiant et d'un signifié. La question est alors de savoir ce qui garantit cette liaison. On sait depuis Saussure que le signe est arbitraire et que la liaison entre signifiant et signifié est le résultat d'une convention.

Les découvertes les plus bouleversantes de la science actuelle viennent de l'étude de micro-phénomènes totalement invisibles pour l'œil humain et qui se produisent dans un intervalle de temps si court qu'il n'est pas pensable pour nous. De plus en plus, pour expliquer les macro-phénomènes tels que la formation des étoiles, on a recours

à l'étude des micro-particules. Et ce qui se passe à cette échelle n'est pas du domaine du certain ; les phénomènes sont simplement probables, l'observateur devient l'une des données du problème ; on ne sait pas ce qui se passe en soi, on connaît seulement la réalité telle que nous la déformons en l'observant.

Expression et référence

Dans les sciences humaines, si l'on veut vraiment avancer des explications plausibles, nous allons être obligés de faire montre de la même prudence. Le sens n'est pas contenu dans l'expression, il n'est pas davantage identique à la référence. Et pourtant, il y a bien du sens. Seul le sujet peut être le lieu du sens. Les choses n'ont pas de sens en soi, les mots n'ont pas de signification en eux-mêmes, c'est l'individu qui leur donne du sens. Mais le fait qu'on donne du sens aux choses ou aux mots n'implique pas que cette création de sens se fasse n'importe comment, sans aucune règle. L'individu, en effet, n'est pas tout seul. Le phénomène de création de sens est social. Il doit se comprendre comme une fonction d'interaction entre les membres d'un même groupe.

À partir du problème du sens, on pose donc un nouvel axiome, celui de l'existence de membres comme garant de l'existence du sens. En effet, le sens n'est pas premier puisqu'il est créé. Le membre est à la fois celui qui crée le sens et qui peut comprendre quel sens un autre membre donne à la chose. La notion de compétence unique est la seule garantie de la bonne compréhension du sens.

La chose en soi

L'existence d'un sens en soi n'ayant aucune base, on peut en conclure que seule la présence d'un échantillon de population dûment identifié permet de parler à bon droit d'un sens, cet échantillon servant de cadre de référence. Il est nécessaire qu'on ait pu observer concrètement tous les membres de cet échantillon, qu'ils se connaissent les uns les autres, pour qu'on puisse véritablement savoir quel sens est donné aux choses.

Mais la question du sens soulève un autre problème, celui de la référence. On a vu que le sens est fonction du membre. N'y a-t-il pas néanmoins des objets ou des références qui pourraient avoir une valeur universelle ? S'il n'y a pas d'observateur, un objet est dépourvu de sens. Sitôt qu'un être humain, nécessairement membre d'un groupe quelconque (éventuellement un groupe composé d'un seul élément), observe un objet, il lui donne un sens.

Et rien ne garantit *a priori* que le sens soit créé de manière identique par des membres appartenant à des groupes différents. De la même manière, il n'y a pas de référence en soi. Un concept ou une idée ne sont pas séparables du membre qui leur a donné naissance. Il n'y a donc pas de concept universel. On ne peut réifier, chosifier les idées qui sont les nôtres et exiger de les retrouver dans un autre groupe.

Le processus

Certes, en raison d'une induction abusive, on s'attend à trouver des idées comparables dans des groupes qui partagent une culture proche. Mais cette attente n'est pas justifiée en droit. Le platonisme n'est donc pas susceptible d'être gardé puisqu'il prétend fixer un sens universel à travers des références universelles.

Ce sont des processus vides de contenu qui peuvent être posés comme universels. L'ethnométhodologie propose de tels processus¹⁰.

On voit donc que la relativité du sens ne débouche pas sur le relativisme, pas plus que la relativité d'Einstein qui refuse le temps et l'espace en soi ne débouche sur un temps ou un espace défini n'importe comment. Il y a des règles, mais pas de contenu universel. Les règles, les procédures, n'ont pas de sens, elles ne renvoient à rien. Elles constituent partiellement le cadre, mais elles ne sont pas le contenu du cadre. Le contenu de ce que nous disons, le sens de ce que nous faisons ne peut se comprendre que relativement au cadre de référence, et, plus spécifiquement qu'en rapport avec les procédures utilisées.

10 Ces processus sont formalisables. Ils peuvent être reproduits par une machine. Là encore, on voit l'influence de l'intelligence artificielle sur Yves Lecerf : ce qui est indifférent, dépourvu de signification, formalisable, appartient à l'univers de la machine. Mais cet univers n'a pas de sens. Dès qu'une procédure est appliquée par des humains, elle se charge de sens. Précisons que les nombreuses références à la machine, à l'intelligence artificielle, à l'informatique que l'on trouve chez Yves Lecerf n'impliquent aucunement une admiration ou une adhésion pour des suites de 0 et de 1. Yves Lecerf connaissait parfaitement l'informatique (rappelons qu'il a enseigné les langages évolués comme le lisp) mais n'a jamais perdu de vue les limites de la machine. Et là où se dessinent les limites de la machine, commence l'ethnométhodologie.

La convention

Wittgenstein propose qu'une convention, inventée par l'homme, puisse être universelle et nécessaire. Cela ne pose pas de problème tant que cette convention joue le rôle d'une règle qui ne dit rien sur le monde.

D'une manière générale, les procédures peuvent être universelles mais n'ont pas de sens. C'est le cas des mathématiques qui sont formelles mais qui n'ont pas de sens.

Un thème romantique rejoint cette analyse : on dit souvent que le sens l'emporte sur la forme, sauf quand il s'agit d'une procédure qui est une forme supérieure au sens. Par exemple, dans les jeux de mots, le mot devient une procédure qui conduit à une nouvelle série de sens.

Le partage est fondateur du sens. Il n'y a de sens que s'il y a un groupe, une population qui partage un espace commun, un sens commun.

La subjectivité du fait social

L'impossibilité de penser le fait social comme objectif est l'un des axiomes de base de l'ethnométhodologie.

Durkheim est considéré comme le fondateur de la sociologie. S'il n'a pas inventé le mot, on pense habituellement qu'il a inventé la discipline en lui donnant un caractère de scientificité reposant sur la possibilité de définir un fait social objectif.

Or, le fait social dépend du quotidien, ce n'est pas le quotidien qui s'inscrit dans le fait social. En conséquence pour avoir un fait social objectif, il faudrait d'abord énumérer la totalité du quotidien. Ce qui n'est pas possible étant donné qu'il s'agit d'une tâche infinie¹¹.

Il ne saurait y avoir de structure *a priori* de la société, puisque seul le quotidien fonde le fait social. Or le quotidien varie à chaque instant (indexicalité).

Mais il peut exister des pseudo-faits sociaux par induction. L'induction, qui est, on le sait, une procédure non satisfaisante, peut toutefois constituer une bonne approximation.

Il y a une contradiction qui tient au langage : ce qu'on utilise pour s'exprimer, le langage est déjà en soi un fait social. Il faut donc expliquer ce fait primitif si l'on veut atteindre ce qu'on prétend décrire. Or le langage lui-même est mouvant.

11 C'est là un point crucial mis en évidence par Garfinkel : le quotidien est très difficile à décrire. Nous sommes tous capables de comprendre une situation quotidienne, mais si nous devons l'expliquer à un Martien, nous serions dans l'obligation d'énumérer un très grand nombre de propositions que nous négligeons tant elles sont évidentes. Yves Lecerf est arrivé à une conclusion analogue par un autre chemin : il est, somme toute, plus facile de faire faire des calculs très compliqués à une machine que de lui décrire une réalité banale. Minsky, dans *Vues de l'esprit* décrit un phénomène analogue : il est plus facile de formaliser le calcul intégral que l'action d'un enfant qui empile des cubes.

Une science des procédures

Il faudrait considérer que la réalité objective est la procédure, sans interprétation. Il faut accepter de parler de procédure comme nous le faisons maintenant, c'est-à-dire comme d'une chose fixe en utilisant le langage qui est une chose mouvante. Mais il n'y a pas d'impossibilité : à travers l'eau d'une rivière, on peut voir la pierre qui est au fond. La science des procédures regroupe la logique, l'informatique et l'intelligence artificielle. Cette science nous permet de réfléchir sur les procédures de sens commun bien que ce dernier soit antérieur.

De même que l'informatique possède la fonction « efface », les groupes sociaux disposent aussi de la procédure qui consiste à effacer certaines procédures. Le groupe peut aller jusqu'à effacer la mémoire de cet effacement. La modification d'une procédure dans une population entraîne des variations non prévues dans des groupes adjacents¹².

Les procédures universelles stables sont celles de l'ethnométhodologie. L'ethnométhodologie est un ensemble de procédures primitives sans contenu. C'est pourquoi ces procédures ne se voient pas facilement. L'ethnométhodologie propose un dédoublement cognitif constant. D'une part, on raisonne comme membre, c'est-à-dire inductivement, à travers des myriades d'inductions. L'état historique de membre repose sur des inductions qu'on a faites soi-même ou qu'on a empruntées à autrui. On peut raisonner inductivement en tant que membre à condition de ne pas perdre de vue le point de départ. D'autre part, on respecte la condition de regard vers le point de départ. La procédure est double : on continue à induire, mais d'un autre côté, on jette un regard vers l'indexicalité, l'indifférence, le doute, de manière à faire apparaître les procédures du membre pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des inductions répétées. Il y a là un paradoxe : les inductions sont interdites en droit, mais inévitables en fait, du moins en ce qui concerne les inductions non repérées (qui ne sont pas historiquement repérables dans leur totalité : ce sont les allants-de-soi).

Les allants-de-soi

Les allants-de-soi font que nous ne mémorisons pas explicitement les inductions. L'ethnométhodologie résout ce paradoxe : les inductions faites sont une inconnue dont on connaît le point de départ et l'aboutissement. On donne le nom x à une variable qui est un complexe inconnu d'inductions, et ce complexe est la différence entre le point de doute et ce que nous disons. Ce que nous disons est connu, le point de doute étant repéré, il suffit de dire que x est inconnu pour entrer dans la légitimité.

12 En informatique, cette propriété est habituellement baptisée « effet de bord ». Yves Lecerf a souvent parlé de logiciels sociaux et d'effets de bord sociaux pour décrire les phénomènes sociaux.

Une nouvelle base épistémologique pour les sciences humaines

On se propose de montrer comment l'ethnométhodologie refonde les sciences humaines.

Il s'agit là d'une relecture et d'une ré-axiomatisation. L'ethnométhodologie peut en particulier refonder la macro-sociologie. À première vue, l'ethnométhodologie est une micro-sociologie. En réalité, elle est applicable à de grands ensembles à condition de nommer explicitement les procédures par lesquelles on passe du témoignage concret à la généralisation.

Le contenu de la macro-sociologie peut être gardé sous réserve de préciser son référentiel, de lui donner un cadre. L'ethnométhodologie permet d'affiner l'analyse macro-sociologique dans les points où l'on trouve des difficultés, par exemple dans les transferts de technologie, la planification, etc., notions qui ont été cause d'erreurs énormes dans les sciences humaines avec des conséquences parfois graves¹³.

13 Yves Lecerf puisait chez l'ethnologue de Paris 7 Robert Jaulin des exemples de transfert de technologie. Il citait volontiers le cas de la cassette audio comme transfert réussi : dans des populations de tradition orale, ne connaissant pas l'écriture, la cassette audio et le magnétophone ont permis de maintenir des liens familiaux : les cassettes remplaçaient avantageusement les lettres. Inversement, les pères blancs ont été involontairement responsables d'ethnocide en imposant des lits avec des matelas dans des régions tropicales : les matelas se sont vite transformés en nids à microbes.

